

XYZ. La revue de la nouvelle

Le complexe de Putiphar

Gaëtan Brulotte



Number 41, Spring 1995

10^e anniversaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (1995). Le complexe de Putiphar. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 16–28.

Le complexe de Putiphar

Gaétan Brulotte

Au départ, tout s'annonçait bien. J'avais bien pensé à tout, me semblait-il. Je te passe les détails, mon cher Normand : nous avons mis presque un an à établir les bases administratives de ce projet d'échange entre nos deux universités : correspondance fastidieuse, rendez-vous multiples avec les divers représentants impliqués, rédaction d'une convention bilingue et approbation mutuelle des ententes, etc. Cette convention permet maintenant aux professeurs des deux institutions d'échanger leurs postes pour six mois pendant le premier trimestre de chaque année universitaire. De ces démarches administratives, mon cher, tu n'auras pas à t'occuper pour ton prochain voyage, puisque tout est désormais en place. Comme tu me le demandes, que je t'explique maintenant comment nous avons fonctionné au cours de notre semestre. Mon collègue français et moi nous avons échangé nos postes, chaque partie gardant son salaire d'origine, chacun prenant ainsi la place de l'autre pour six mois. Pour simplifier encore, nous avons également décidé de troquer nos logements et nos voitures : ma maison du bord du lac Faircloth en Floride contre son appartement au pied des Alpes ; ma Pontiac Bonneville contre sa Volks.

Nos Homologues sont arrivés en Amérique vers le 20 août de l'an dernier pour le début des cours. Sandrine et moi avons cru bon de les accueillir, puisque notre maison avec six chambres était suffisamment grande pour loger en toute aise quatre personnes. Nous sommes d'ailleurs revenus de vacances à nos frais spécialement pour cet accueil.

Nous nous attendions à des moments agréables, d'amitié et de communion intellectuelle. Ce furent plutôt des jours pénibles

en fait. Sandrine fut vite irritée par le grand maître à bedaine qui disait cinquante mots pour en signifier deux ou trois, et qui ne savait rien faire d'autre de ses mains que de se curer les dents en public ou de se décrotter le nez en parlant. Quel ambassadeur pour la France ! Son épouse, menue souris pied-noire silencieuse, mais despote et parcimonieuse, ne rigolait jamais dans la vie et nous regardait sans cesse d'un air méfiant, comme si, dans son cerveau de rongeur, nous étions de redoutables mal-fauteurs qui préparaient quelque complot. On a eu beau déployer toutes les attentions pour la rassurer, rien n'y fit. Nous avons appris qu'elle n'avait pas envie de cet échange, qu'elle s'y était opposée depuis le début, qu'elle était là contre son gré, forcée par son mari, et nous avons vite compris qu'elle allait le faire payer à tout le monde.

Ce ne fut donc pas simple. Sa Majesté Monsieur, comme le surnomma aussitôt Sandrine, parce qu'Il ne souffrait pas de modestie, s'imaginait en fait que l'Amérique au grand complet L'attendait comme quelque nouveau Sauveur, qu'on viendrait à Lui avec empressement, qu'on allait L'entourer comme un objet de curiosité, qu'on allait dérouler le tapis rouge devant Lui un peu partout sous les flashes et les applaudissements et qu'on allait multiplier sur Son passage les ronds de jambe et les flexions d'échine. Dès l'arrivée de ces Grands Personnages en terre américaine, Ils ont dû s'adapter à la dure réalité. Personne ne Les connaissait, personne ne s'intéressait à Eux, personne ne vint au-devant d'Eux, personne ne déroula le tapis, et la société américaine osa même Les irriter en refusant en cabine cette autre Majesté qu'était leur Chien, car cet animal était là un autre de Leur charme et non des moindres. Je Leur avais énergiquement déconseillé d'emmener cette source d'ennuis avec Eux, mais Ils ne m'ont pas écouté. Comme Ils ne voulaient pas faire voyager leur précieux Cabot en soute, Ils ont été contraints de louer une voiture pour faire la portion terrestre du trajet, soit cinq heures de route, ce qui Leur a coûté une petite fortune et a assombri d'emblée leur séjour.

Aussi patiemment que possible, Sandrine et moi avons consacré une dizaine de jours à Les initier aux réalités nord-américaines, à Les insérer dans le milieu, à nous occuper des documents dont Ils avaient besoin (tels qu'un permis de conduire, une autorisation de parking à l'université, un numéro de sécurité sociale, une carte de bibliothèque, etc.), à Les guider sur le campus, dans les divers départements et services, à Leur présenter des amis (dont un médecin) au cas où Ils auraient des problèmes. Sandrine a consacré des jours à Les initier aux divers appareils ménagers qu'Ils n'avaient *jamaïs vus* (*sic, sic*), du genre lave-vaisselle, micro-ondes, climatiseur, ainsi qu'aux diverses activités d'entretien de la maison. L'installation de ces Majestés ne s'avéra ainsi pas être une mince tâche, d'autant qu'Elles avaient été toute leur vie locataires. Elles étaient perdues dans 500 m² et angoissées des 5000 m² de jardin et de la portion de lac à entretenir. Elles faisaient des airs ahuris devant Leurs nouvelles et lourdes responsabilités de «propriétaires», avec la piscine, ses pompes, ses filtres, ses nombreux produits chimiques, ses instruments de testage d'eau. Quant à l'arrosage automatique de la pelouse, ces Excellences ne sont jamais arrivées à comprendre les minuteries compliquées, la division en zones, les jours bloqués... En deux semaines, c'était trop d'informations à emmagasiner pour Leur petit esprit de Grands de ce monde. J'ai finalement jugé qu'il était préférable d'engager des entreprises pour la piscine et le jardin.

En bons Français, Ils prétendaient tout connaître à fond de l'Amérique. Rien de ce qui est de l'Amérique ne Leur était étranger. Évidemment, en réalité, tout Leur était inouï et étrange. Par exemple, Ils n'avaient jamais vu (*sic, sic*) de voiture automatique à direction et freins assistés, jamais vu de voiture avec lève-vitres et antenne auto-radio électriques (la Leur n'ayant même pas d'auto-radio), jamais vu de voiture avec condamnation centrale des portes et du coffre, avec sièges et rétroviseurs extérieurs à réglage électrique, et dont les phares s'allument et s'éteignent automatiquement par capteurs

sensibles. C'était touchant de Les voir découvrir des réalités aussi menues et qui font partie de notre quotidien le plus banal. Au volant, Sa Majesté appuyait avec assurance sur n'importe quel bouton et obtenait des effets surprenants qui risquaient d'être dangereux sur la route. Rien que la voiture a mobilisé des jours d'apprentissage. Ils ont raté tous les deux Leur permis de conduire *trois* fois (la honte ! surtout pour Lui qui se vantait constamment d'avoir deux doctorats) : le code de la route, ce n'est pourtant pas difficile, surtout ici où on le donne sans problème aux plus gags des vieux retraités et aux plus étourdis gamins de seize ans. Elle, y a renoncé à jamais après un quatrième échec, en maudissant ce pays de sauvages qui ne voulait pas Lui en faire cadeau ; Lui a fini par réussir à la quatrième tentative. Je commençais à être inquiet, car sans permis je n'aurais pas pu Les assurer sur ma voiture. Puisque Madame ne pouvait conduire la voiture, je me demandais ce qu'Elle allait faire de toutes ses nombreuses journées désœuvrée, Elle qui ne travaille pas et refuse de faire la cuisine : eh bien, Elle a été tout simplement confinée à la maison pendant six mois dans la plus totale osiveté et, en réaction à cette maudite Amérique, Elle refusa catégoriquement de perfectionner son maigre anglais.

Par gentillesse, nous Leur avons tout de même laissé la jouissance de la voiture de ma femme, au cas où Ils auraient un problème avec la mienne. Nous nous sommes entendus pour qu'Ils ne dépassent pas 5000 kilomètres, tout surplus devant être facturé au prix de l'université.

Loin de nous être reconnaissants d'avoir consacré une semaine à bien Les accueillir, Ils se sont empressés au contraire de nous reprocher de Leur avoir imposé notre présence encombrante : nous avons été sidérés d'apprendre qu'Ils refusaient de contribuer aux frais d'électricité, d'eau et de téléphone pour cette période de vie commune et qu'Ils faisaient démarrer les comptes à partir du moment où nous Leur avons enfin fichu la paix. Le ton de notre échange venait ainsi d'être donné.



Je suis arrivé à Nobel un mois avant les cours. On m'avait fortement incité à m'y rendre le plus tôt possible. En fait, ce n'était pas du tout nécessaire. Je me demandais bien pourquoi on m'avait fait croire que ma présence était si indispensable un mois avant le début des activités universitaires. Les gens sont possessifs sans doute, croyais-je ! En réalité, une série de surprises m'attendaient et c'était assurément pour m'y acclimater qu'on avait astucieusement prévu le coup.

On m'a laissé, par exemple, comme voiture, une petite Volks rouillée de 120 000 kilomètres qui, dès mon arrivée, ne marchait pas du tout et qui n'avait même pas de ceinture de sécurité (laquelle est pourtant obligatoire sous peine de contravention). Dès le débarquement, dans la fatigue du voyage et du décalage horaire, seul en territoire inconnu, j'ai donc dû trouver un garage et engager des frais importants. Le garagiste a constaté que la voiture n'avait tout simplement pas été entretenue et a consacré plusieurs jours à la remettre sur pied. Heureusement que nous nous étions entendus pour laisser à l'autre une voiture révisée et en bon état...

J'avais des réticences pour le petit Chien de mes Partenaires, mais On m'avait assuré qu'étant de descendance noble, Il n'était absolument pas comme les autres chiens, vulgairement normaux (n'est-ce pas ce que disent tous les propriétaires canins, dont, chose éblouissante, le cerveau se rétrécit dès qu'ils parlent de leur petit tas de poils ?) ; ce Chien Royal, dont j'ai immédiatement noté l'énorme stupidité (mon indifférence l'a d'ailleurs complètement névrosé, lui qui avait l'habitude d'avoir une attention constante), ce Chien Royal a eu la gentillesse de laisser des puces royales dans l'appartement de Nobel, qui m'ont piqué atrocement avant que je me fasse traiter — et il en a laissé autant à son départ de la maison bien sûr, sans parler de son odeur, bien sûr royale elle aussi (et nos Grands Personnages ont toujours persisté à me dire que ce n'était pas possible, que

j'inventais, que Sa Majesté n'avait jamais eu de puces ni d'odeurs!).

L'appartement de mes Homologues était tout simplement unique. Ce qu'on m'avait présenté par lettre comme un 110 m², quand on soustrait 50 m² de terrasse extérieure où l'on gèle sous la pluie ou la neige, était en réalité un minuscule 60 m² sombre avec le minimum vital. Ma chambre à coucher américaine était à elle seule plus grande que tout Leur appartement. Mais comme disent mes Homologues, comparons ce qui est comparable. Or, comme il n'y a rien de comparable, cessons de comparer. Chez moi, Ils étaient dans l'infamie gênante de l'argenterie, du cristal, des tapis d'Orient et des antiquités; quels embêtements pour des Gens aussi simples. Leur appartement était « meublé » (le mot serait beaucoup trop prétentieux sans les guillemets) dans le style étudiant-tardif (genre coussins passepartout et matelas au sol); en réaction aux complications universitaires, On avait choisi le dénuement et l'ascèse; il n'y avait pas de table à manger pour recevoir (astuce qui facilite la vie). Il n'y avait pas de fauteuil non plus, de sorte qu'on devait s'asseoir par terre et apprendre ainsi la modestie. On m'avait décrit ces lieux comme ultra-luxueux. C'était effectivement une résidence aisée à sécurité maximale: un grand portail métallique qui fonctionnait à code protégeait l'entrée de la résidence, mais il restait toujours ouvert pour les livraisons, sauf le week-end pour alors filtrer quelques voitures sinon celles des résidents eux-mêmes... entreprise bien sûr essentielle; une caméra fixe avec interphone surveillait le hall d'accès à l'immeuble, mais il suffisait de se mettre à côté de la caméra et on n'y voyait plus rien, de sorte qu'on ouvrait à n'importe qui s'annonçant avec un colis à livrer, par exemple; un autre code que celui du portail contrôlait ce hall, mais il était connu des livreurs et postiers. Tout ce système de sécurité élaboré nous permettait de recevoir régulièrement la charmante visite de mendiants/colporteurs/démarcheurs qui venaient sonner directement à la porte et qui insistaient pour vous soutirer une pièce; On s'était aussi gardé

de me dire que c'était un rez-de-chaussée, donc plus vulnérable aux cambriolages. Il y a même eu des vols pendant mon séjour et le concierge a énergiquement décidé de changer les codes d'accès. Ce fut très efficace, est-il besoin de le dire : les mendiants continuaient d'affluer comme si de rien n'était.

On m'avait vanté la vue imprenable des montagnes depuis les fenêtres de l'appartement : en fait, la vue était déjà prise par un autre immeuble, mais on arrivait à voir il est vrai, en s'étirant ou en montant sur une chaise, et par beau temps, un petit bout de montagne au-dessus du toit voisin. On m'avait fait miroiter une vue tout aussi alléchante de la fenêtre du bureau de la fac : en réalité, on voyait bel et bien une petite colline mesquine et ratiboisée, qui, au moins, empêchait la lumière du soleil, autrement trop directe, de m'aveugler.

On m'avait aussi chanté les joies de l'automne, apparemment le meilleur moment de l'année dans cette région : soleil garanti, ciels splendides, couleurs chatoyantes des arbres, perspectives de randonnée en montagne et en forêt. Or, il a plu presque sans arrêt durant tout le séjour, tout le territoire ayant même été inondé. Des autoroutes se sont effondrées, des ponts ont été emportés, des chemins de fer tordus, le train interrompu et les communications coupées. Les terres cultivées sont devenues des lacs ; les vignes, des algues ; et les caves, des réservoirs de boue. Dans plusieurs endroits, il n'y avait plus d'eau potable. Pendant des mois, on ne voyait pas les montagnes tant les nuages étaient bas. Le climat s'est avéré invariablement brumeux et pluvieux. J'ai appris que cette ville détenait des records de dépressions nerveuses, ainsi que de drogués et de séropositifs...



Au plan professionnel, ce fut un échange bien équilibré. J'ai l'embarras des exemples. On ne peut pas se plaindre. Sa Majesté mon Colléguissime a eu, aux États-Unis, douze étudiants

pendant tout le semestre, sans autres obligations. Moi j'en ai eu près de deux cents en France. J'ai ainsi connu la joie, qui me rappelait le début de ma carrière, des piles décourageantes de copies à corriger — d'ailleurs mon Honnête Collèguissime avait eu la délicatesse, sans m'en prévenir bien sûr, de me laisser derrière Lui à corriger des dizaines de travaux de retardataires de l'année précédente, de même que des mémoires de maîtrise à lire, des soutenances à préparer, sans oublier l'émerveillement de directions d'études pour ses étudiants désespérés. Il m'avait décrit des étudiants plus exigeants que les nôtres et supérieurs : disons qu'ils avaient l'esprit critique et que les questions abondèrent, précises et pertinentes. Mais dès qu'on grattait, c'était creux et leur culture générale était tout aussi inexistante que chez les nôtres.

Dans un échange de ce genre, on est toujours en train de comparer, bien malgré soi. Alors que Sa Majesté a eu droit à mon vaste bureau individuel avec téléphone et la jouissance de ma boîte vocale électronique, à Nobel, je devais partager le bureau avec deux autres profs (charmants du reste) et je n'avais pas droit au téléphone — mais les collègues de Nobel étaient discrets et personne ne voulant déranger les autres, personne ne profitait jamais du bureau et, par conséquent, il était inutile d'avoir un bureau. Après tout, quelle en était la raison d'être ? Mon Homologuissime avait aussi prétendu me laisser l'usage d'un ordinateur — qui en fait était préhistorique et ne marchait pas — pour être bien certain que je lui laisse en échange l'accès au mien. Quel fin petit rusé !



Mes Homologues étaient fort imaginatifs. Je me suis rendu compte qu'ils m'avaient présenté de faux frais dans l'espoir de tirer bénéfice de ma naïveté : Ils m'avaient notamment gonflé les charges qui devaient m'être imputables. Lorsque je m'en suis aperçu et que j'ai eu l'audace de le Leur signaler, Ils ne m'ont

pas pardonné. On m'a dit à Nobel que j'étais vraiment mal tombé, ce couple ayant mauvaise réputation tant auprès des voisins que des collègues et connaissances : c'étaient de piètres radins qui vivaient repliés sur eux-mêmes à compter leurs sous à longueur de journée. Quand Ils invitaient chez eux, m'a-t-on dit, Ils appelaient les gens avant pour s'assurer qu'ils allaient apporter du vin (de façon à s'éviter d'en acheter parce qu'ils prétendaient ne jamais boire d'alcool) et Ils éteignaient le chauffage dès que les invités étaient sur le pas de la porte. Côté communication, Ils ont montré un sens élaboré de l'éthique : pour s'en épargner les frais et pour être certains que je reçoive Leurs factures, Ils n'ont pas fait réexpédier Leur courrier et m'ont ainsi contraint à trier Leurs lettres et à jouer les facteurs (comme si je n'avais que cela à faire...); en retour, j'ai fait réexpédier tout mon courrier, mais un bon nombre de lettres ont échappé au service de réexpédition et mes Homologues se sont empressés de les ouvrir systématiquement (comme d'ailleurs le courrier de Sandrine), sans aucune autorisation à cet effet : pourquoi s'embarrasser de principes ? Lorsque je Leur ai dit que sous Louis XVI, ouvrir le courrier des autres était passible de mort et que c'était encore aujourd'hui un crime dans la plupart des pays civilisés, Ils m'ont répondu que mes références culturelles étriques ne Les impressionnaient guère, Eux qui étaient des mutants du XXI^e siècle...

Comme Ils s'entendaient entre Eux à merveille, Lui m'envoyait des télécopies avec des revendications financières que Sa femme contredisait par lettres. À certains moments, je me suis pris à penser que ce cas pouvait peut-être intéresser la psychiatrie, qui s'est penchée sur les discours à *double bind*. J'ai commencé à prendre des notes, mais cela manquait d'intérêt pour moi qui ai l'obsession de la communication claire et simple.

En bons amateurs de clarté française, mes Homologues ont tout fait, malgré mes demandes répétées de précisions, pour entretenir le flou autour des questions financières jusqu'à leur

arrivée en Amérique, comme pour éviter que toute entente préalable ne s'effectue entre nous : une fois installés, Ils se sont mis en revanche à réclamer vigoureusement des clarifications. Allons y comprendre quelque chose. L'essentiel de nos communications au fil des semaines a donc porté là-dessus. Tu Nous dois ceci ; Nous ne payons pas cela ; Nous troquons ceci contre cela ; Nous refusons ceci ; cela te revient. Variation passionnante sur un même thème. Pour en arriver à une sorte de magma confus de propositions et de contre-propositions qui finissaient toutes par s'annuler. On ne choisit pas toujours ses sujets de discussion. Le mot *malentendu* a été le plus fréquent de leur champ lexical épistolier. Peu à peu, le ton adopté par Eux fut celui de l'agressivité, m'imputant des intentions que je n'ai jamais eues, et nourrissant bientôt une méfiance paranoïaque à mon endroit. J'ai attendu de recevoir sept lettres de ce genre avant de leur répondre, et non sans avoir au préalable consulté mes collègues de Nobel. Je répliquai en une longue diatribe le jour où une voisine m'apprit que mes Homologues lui avaient écrit pour qu'elle me surveille et qu'elle vérifie si j'entretenais bien Leur minuscule appartement ; lorsque étonnée de cette démarche incongrue, elle me fit part candidement que ma vie contemplative était peu événementielle et de peu d'intérêt pour elle, nous avons aussitôt sympathisé et nous nous sommes liés d'amitié... J'ai d'ailleurs cru bon de remercier mon charmant Collègue et sa Souris d'avoir fait cette démarche auprès des voisins, parce qu'ainsi Ils m'avaient permis de passer des soirées de détente en fort agréable compagnie.

Du coup, ces Excellences devinrent instantanément méchantes. Elles ne supportèrent plus mon ironie et, en retour, je devins intolérant face à des attitudes que je jugeais peu courtoises, voire complètement inacceptables. Je te montrerai, cher Normand, des échantillons de leurs lettres démentes. L'acmé de cet échange profond et édifiant vint sans doute lorsque ces Majestés ont jugé bon de m'imputer aussi, outre les charges d'immeuble malhonnêtement gonflées, les taxes d'habitation

françaises : cette demande a indigné tous les collègues de Nobel, quand je leur ai demandé leur avis, qui m'ont aussitôt encouragé à exiger qu'ils assument en retour les charges et les impôts fonciers de ma maison. Je me suis empressé de Leur détailler les sommes astronomiques que j'assumais pour assurer Leur confort (Ils n'en avaient aucune idée, ne connaissant rien dans ce domaine), et quand Ils en prirent connaissance, Ils ont dû ravalier Leurs revendications, non sans m'insulter et en m'accusant de vouloir Leur faire payer les frais de ma propriété et effectuer une opération immobilière ! C'était là un procédé où Ils excellaient et que je définirais comme un complexe de Putiphar, en souvenir de ce personnage féminin de la Bible qui essaya de séduire Joseph ; celui-ci lui résistant, M^{me} Putiphar l'accusa publiquement de l'avoir harcelée : revirement négatif de situation. Mes Homologues souffraient d'un énorme Complexe de Putiphar.

À partir de là, la Souris s'est montrée un petit monstre acharné et hargneux. Elle a été particulièrement odieuse dans Ses lettres et nous a entraînés dans des luttes stériles, humiliantes et des négociations au centime près, qui relevaient de l'avarice la plus mesquine. À un moment, Elle voulut même couper le téléphone, parce que, disait-Elle, Ils ne s'en servaient pas et il ne sonnait jamais. Dans sa correspondance, Elle s'est mise dans tous Ses états, jusqu'au mépris de la correction grammaticale et syntaxique, car c'était là un autre de Ses charmes irrésistibles : un français étonnamment bourré de fautes grossières, que son mari en digne professeur de français à l'université contresignait aveuglément du haut de ses deux doctorats. Ce pourquoi sans doute, Il m'a demandé de brûler Leurs lettres après l'échange. Inutile de te dire que j'ai conservé tous ces bijoux de bêtise dans mes cartables et je te les montrerai, cher Normand, quand tu viendras me voir.



Je n'ai pas vu le semestre passer : je venais à peine de commencer, me semblait-il, que j'ai reçu en décembre un avis de mes Homologues qui me signifiait leur retour prématuré en France, les cours finissant plus tôt en Amérique qu'en Europe. Ils voulaient que je Leur rende Leur appartement. C'était une rupture de contrat, mais que pouvais-je y faire ? J'ai donc dû déménager chez des amis pour quelques semaines de façon à finir mes engagements à l'université, mais j'ai gardé Leur voiture et ne la Leur ai rendue que la veille de mon départ. Je ne voulais même plus Leur parler, car Ils ne méritaient pas une minute d'attention de plus. Ils s'étaient montrés tout à fait indignes d'un tel échange. Les nombreux amis que je m'étais faits à Nobel en si peu de temps avaient organisé une joyeuse partie pour mon départ, ce qui m'a laissé un très agréable souvenir de mon séjour. Sur fond de fête bruyante où la musique et la danse battaient leur train, une amie appela ces Majestés, au milieu des rires et des ovations, en prenant une voix sensuelle et en demandant à parler à Monsieur. Madame répondit, agressive et très sèche : « De la part de qui ? — C'est personnel », répondit l'amie sur un ton doux. Après un long temps, Il vint au téléphone, la voix terrorisée par sa femme, et on Lui signifia simplement où Ils pouvaient trouver Leur voiture : on l'avait laissée sous la pluie sur un parking et on avait glissé les clés dans Leur boîte aux lettres.



À mon arrivée chez moi en Amérique, j'ai pu constater l'ampleur des dégâts infligés à ma propriété : four micro-ondes cassé, broyeur à déchets détruit, fenêtre défoncée, voiture invalidée, jardin en ruines... et tiens-toi bien, pour des gens qui prétendent ne buaient pas d'alcool, le bar complètement vidé de ses nombreuses bouteilles, dont un jéroboam de vodka russe authentique, et une dernière lettre d'injures à laquelle je ne me suis jamais donné la peine de répondre, n'ayant plus de temps à perdre avec ces larves.

Les témoignages de collègues américains ont afflué, pour me rapporter des anecdotes humoristiques sur le séjour de ces Homologues : qui pour me dire moqueusement que ces Majestés étaient si habituées à une vie étriquée qu'Elles n'avaient habité pendant tout le semestre que dans la plus petite chambre de ma maison et utilisé que la plus minuscule des quatre salles de bains ; qui pour me décrire Leur seule invitation à la maison de tout Leur séjour, où Elles auraient servi à un déjeuner de reconnaissance à un collègue une boîte de sardines avec quelques feuilles de laitue ; qui pour m'informer que les étudiants n'avaient pas supporté l'arrogance de Monsieur et qu'ils avaient évalué son enseignement d'une manière très négative.

Bref, ce fut un échange très fructueux et enrichissant... Mon sottisier interculturel est du moins gonflé à bloc de troupilles. Je te souhaite bon courage, mon cher Normand, pour la suite et j'espère que tu sauras profiter de ma mauvaise expérience pour que les choses se passent mieux pour toi. Je suis à ta disposition pour te donner tous les renseignements nécessaires afin d'éviter certaines erreurs élémentaires.

Amicalement,

Jerry